

**BORNEO,**  
**chronique d'un pitoyable gâchis**  
(article d'Yves THONNERIEUX / NATUR'AILES,  
paru dans Le Courrier de la Nature, revue de la SNPN)



*Jeune orang-outang*

**Il y a 40 ans à peine, l'image d'un orang-outan traversant l'île de Bornéo d'arbre en arbre, sans jamais mettre pied à terre était souvent utilisée pour traduire l'homogénéité de la couverture forestière de cette grande île du sud-est asiatique. Moins d'un demi-siècle aura suffi pour détruire aux 4/5 ce que le lent processus de l'évolution avait mis plusieurs dizaines de millions d'années à forger, s'agissant des plus vieilles forêts tropicales de la planète !**

La scène est empreinte de sérénité dans un espace / temps qui semble à jamais suspendu : un main à la toison rousse, étonnamment humaine, émerge par moment de l'inextricable réseau de lianes et de plantes grimpantes ; d'un geste précis, l'index et le pouce opposables cueillent délicatement de minuscules fruits disposés en grappes pendantes.

Du repas proprement dit, nous ne verrons rien ; le paravent végétal étant complice de celui qui festoie dans l'anonymat. Petit à petit, des trouées nous livrent pourtant par bribes les éléments éparpillés d'une anatomie qui refuse encore de reconstituer sous nos yeux le puzzle : un dos, un front, un bras entier, un regard à peine entrevu sont nos premières récompenses...

Mais bientôt, la source alimentaire se tarit dans le rayon d'étirement des membres ; et un déplacement latéral de quelques mètres s'avère nécessaire pour répondre aux exigences d'un estomac à remplir. C'est ainsi qu'une mère orang-outan et son bébé en bandoulière s'impriment très distinctement dans le champ visuel de nos jumelles. Pendant près d'une heure, nous serons les témoins privilégiés de cette paisible tranche de vie...

Qui croirait qu'à 500 mètres de là, un pipe-line déverse dans le ventre creux d'un navire à quai des milliers d'hectolitres d'une graisse épaisse dans laquelle le sort de l'orang-outan s'englue peu à peu ? Car telle est à Bornéo la pitoyable réalité de ce début de siècle et de millénaire confondus : les derniers arpents de forêts qui avaient miraculeusement tenu tête aux importateurs japonais d'essences précieuses se muent aujourd'hui en plantations de palmiers à huile !

### **Une protection sur le papier**

Officiellement, le discours se veut rassurant : la Malaisie dispose depuis 1984 d'une législation qui régleme comme nul autre pays au monde l'exploitation du peu de forêts primaires qu'il lui reste. Pour preuve de cette bonne volonté, quelques réserves et parcs nationaux ont été aménagés à l'usage d'un tourisme international sur lequel on compte beaucoup en terme de devises. Orienté sur des circuits sans surprise, vers un petit nombre de centres d'intérêt qui ne représentent rien de plus que des miettes éparses à l'échelle d'une carte, le visiteur lambda passe totalement à côté d'une réalité triste à pleurer. Photographier dans ces conditions les affres infligés à la nature par les chenilles des bulldozers et les lames des tronçonneuses relève de l'exploit ! A supposer que son itinéraire passe par un de ces lieux de carnage, le touriste de base réclamant à son guide un arrêt-photo se voit poliment éconduit (celui-ci obéissant en cela à des consignes !)...

Protégée sur le papier, la forêt malaise n'en continue donc pas moins sa descente aux enfers ; car les restrictions émanant du gouvernement fédéral de Kuala Lumpur ne trouvent pas d'écho dans les états semi-autonomes du Sabah et du Sarawak où les politiciens véreux et les militaires corrompus se " graissent la patte " auprès des entrepreneurs sans scrupules.

### **Le plus gigantesque incendie de la planète**

Dans la partie indonésienne de Bornéo (province du Kalimantan), le constat est plus désastreux encore : des centaines de milliers d'hectares de forêts s'évaporent en fumée pendant des périodes qui peuvent durer plusieurs mois. Accusée numéro un, la sécheresse ; et son corollaire " l'enfant terrible " (autrement dit El Nino, ce dérèglement climatique de la planète qu'un nombre croissant de scientifiques associe désormais au réchauffement de l'atmosphère terrestre consécutif à l'émission de gaz à effets de serre). Une aubaine pour les petits paysans et les gros exploitants du Kalimantan !

Les premiers sont souvent des déracinés que le gouvernement indonésien a poussés à quitter l'île de Java surpeuplée, pour coloniser, grâce à un modeste pécule, entre un et cinq hectares de terre dans les îles périphériques. Acculés à obtenir leur première récolte sans perte de temps, ces transmigrants sont contraints de défricher leur parcelle par des feux dont ils perdent rapidement le contrôle. Les incendies se propagent d'autant plus facilement que des veines de charbon et de lignite ondulent dans le sous-sol de la partie méridionale de Bornéo.

Mais le vrai problème vient des entreprises et des gros exploitants du Kalimantan qui allument des incendies à une tout autre échelle afin de reconvertir les forêts en plantations de palmiers à huile ou d'eucalyptus à croissance rapide.

En 1997, année d'extrême sécheresse, les efforts combinés de tous ceux pour qui le feu représente un outil de subsistance ou la promesse d'énormes profits ont généré un drame écologique et humain qui fut sans doute insuffisamment relayé par les médias occidentaux : pendant plusieurs mois, un colossal nuage de fumée toxique a enveloppé l'Asie du Sud-Est dans sa quasi-totalité, occasionnant des problèmes

respiratoires chez 70 millions de personnes et paralysant l'économie de plusieurs pays (en particulier dans le domaine des transports, avec une visibilité souvent réduite à une cinquantaine de mètres).

### **Pouvoirs complices**

L'histoire se répète 5 années plus tard ; et à l'heure où ces lignes sont écrites (fin août 2002), le Kalimantan s'est de nouveau embrasé depuis près d'un mois, alors même que les météorologistes annoncent pour l'hiver 2002-2003 un nouvel épisode de la saga El Nino.

Il est vrai que les sanctions judiciaires des incendies de 1997 sont fort peu dissuasives, signe du laxisme des autorités (euphémisme !) et de la déliquescence de tout un système : si la culpabilité de 160 entreprises indonésiennes dans les départs de feux a été clairement établie, seulement 46 enquêtes ont été conduites à leur terme et 5 ont donné lieu à des poursuites. Dans la partie malaise de Bornéo (où l'on pointe volontiers le voisin indonésien d'un doigt réprobateur), les 17 entreprises poursuivies pour les mêmes raisons ont été absoutes en s'acquittant d'une simple amende de 8 000 dollars !

A l'échelle de la planète, les experts considèrent que 10 à 17 millions d'hectares de forêt (4 fois la superficie de la Suisse !) disparaissent encore chaque année.

Les forêts tropicales hébergent sans doute les  $\frac{3}{4}$  des espèces animales et végétales contemporaines. Chaque année, 6 000 d'entre elles s'éteignent sans faire parler d'elles. D'après l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature, au rythme de saccage actuel, 20 % de toutes les espèces existantes se seront éteintes dans les 10 prochaines années.

En 2010, une simple projection mathématique permet d'affirmer que la couverture forestière du globe aura diminué de 40 % minimum par rapport à ce qu'elle était en 1990.

En 2040, l'accumulation de gaz à effets de serre pourrait occasionner un réchauffement atmosphérique de 1 à 2° et une élévation de 20 à 150 cm du niveau des mers.

Il n'y a pas que l'orang-outan des forêts résiduelles de Bornéo qui a du souci à se faire ! Une autre branche des primates - la nôtre - paiera forcément la facture d'une gestion calamiteuse des ressources de notre si petite planète...

Rio, Kyoto, Johannesburg... Dans quelle ville le développement durable recevra-t-il son prochain camouflet ?

*Encadré :*  
**DEUX ESPECES D'ORANGS-OUTANS !**

Notre récente aptitude à décrypter le code génétique des espèces a enrichi l'arbre généalogique des singes anthropoïdes de deux éléments : le bonobo a été séparé du chimpanzé ; et il convient désormais de parler d'orangs-outans au pluriel ; les îles de Sumatra et de Bornéo pouvant chacune revendiquer leur espèce propre d'après les études d'ADN.

Les orangs-outans sont les plus arboricoles de tous les grands singes et les moins sociables de tous les primates. Grâce à des études récentes, on les sait capables d'utiliser (et d'aménager) un vaste échantillonnage d'outils.

La grande discrétion de ces singes laisse une large part d'incertitude dans le dénombrement de leurs effectifs : l'espèce de Sumatra s'inscrirait dans une fourchette comprise entre 4 000 et 12 000 individus ; quant à celle de Bornéo, les estimations les plus pessimistes la situent autour de 10 000 sujets (mais jusqu'à 10 fois plus selon d'autres sources !)...

Le braconnage existe toujours, en particulier pour répondre à la demande des particuliers. A la fin de la décennie 80, un millier ( !) de jeunes orangs-outans furent ainsi illégalement vendus dans le seul petit état de Taïwan, parce qu'un programme télévisé mettant en vedette un bébé orang-outang avait généré un intérêt pour cette espèce, dès lors envisagée comme animal de compagnie. Sans doute six fois plus d'individus (mères abattues dans tous les cas et mortalité des jeunes aux différentes étapes du trafic) payèrent de leur vie cet irresponsable engouement.

Mais c'est davantage encore la perte inéluctable de leur habitat forestier qui occulte le plus l'avenir des ces cousins de l'homme qui partagent avec nous 96,4 % de leur patrimoine génétique.

*Encadré*  
**LE CLOWN DE BORNEO**

Est-il singe plus singulier que le nasique ? Sa silhouette hors-normes (ventre bedonnant, appendice nasal pendant chez le mâle, retroussé en trompette chez la femelle) paraît empruntée à un personnage de bande-dessinée.

Inféodé à la seule île de Bornéo (que se partagent pour mémoire trois Etats : Malaisie, Brunei, Indonésie), le nasique est indissociable des cours d'eau de la zone côtière et des mangroves. Cette distribution est liée au comportement nocturne de l'espèce qui recherche la proximité de l'eau pour dormir au sommet des grands arbres.

En journée, les harems et les groupes de mâles célibataires s'infiltrant plus profondément à l'intérieur des forêts riveraines dans une optique alimentaire qui accorde une place exclusive au feuillage et à quelques fruits verts. Ce régime si particulier répond aux exigences d'un volumineux estomac compartimenté comme celui d'un bovin, dans lequel une cohorte de bactéries est chargée de transformer la cellulose indigeste en matière assimilable par l'organisme. Privées du rôle qui leur échoit (par exemple dans les jardins zoologiques, en présence d'une alimentation à base de fruits mûrs) ces bactéries zélées fermentent et entraînent une lente agonie de l'animal retenu captif !

On pense que l'organe nasal surdimensionné pourrait avoir une fonction thermorégulatrice, à l'égal des oreilles chez les éléphants. Mais c'est aussi un caractère sexuel secondaire auquel les femelles ne se montrent pas insensibles.

L'habitat du nasique correspond, hélas, très exactement aux régions que les populations humaines de Bornéo occupent en nombre croissant ; d'où la récurrence des actes de braconnage et la diminution des territoires de ce singe dont l'extrême spécialisation le rend infiniment vulnérable.

*Encadré :*

### **LA PLUS GROSSE FLEUR DU MONDE**

Lorsqu'en 1818, une expédition botanique anglaise extirpa de la jungle de Sumatra une fleur dont le diamètre atteignait quasiment un mètre, la nouvelle fit sensation dans les cercles naturalistes occidentaux !

Les rafflésias sont des plantes parasites dont l'hôte est généralement une liane terrestre du genre *Tetrastigma*. Leur aire de répartition est associée à l'Asie du Sud-Est : Péninsule malaise, Thaïlande, Sumatra, Java, Bornéo, Philippines.

Des 16 espèces répertoriées, 3 sont probablement déjà éteintes, suite à la disparition des forêts dont elles dépendaient.

Ce phénomène botanique qu'est la rafflésia s'organise autour d'un organe circulaire nommé diaphragme en périphérie duquel 5 " pétales " lobés se trouvent insérés. Le centre est une cavité circulaire d'où pointe un assemblage de " pieux " charnus.

L'ensemble a toutes les apparences d'un piège, ce qui est à moitié vrai. Si la rafflésia n'appartient pas au cercle étroit des plantes carnivores, elle n'en attire pas moins les insectes ! Les mouches irisées se montrent étonnamment sensibles à son apparence de viande crue et à une odeur de décomposition qui n'est pas toujours décelée par nos propres narines.

Ces clins d'œil aguichants à la gent entomologique ne sont pas d'ordre alimentaire mais sexuel, car la rafflésia compte sur les mouches pour disperser ses pollens !

Pendant les 3 ou 4 jours que dure sa maturité, la plante n'a qu'un seul but : se marier. Avec la complicité des insectes, les fruits de ces amours indirectes mettront parfois des années avant de germer, car rien n'est plus imprévisible que la floraison d'une rafflésia ; et il faut une solide dose de chance pour tomber sur un pied à l'apogée de son éclat !